

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 68
Number 1 *Actualité de Rachid Boudjedra*

Article 7

6-1-2007

La vie à l'endroit de Rachid Boudjedra : entre subjectivité et folie

Sonia Zlitni Fitouri

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [African History Commons](#), [African Languages and Societies Commons](#), [African Studies Commons](#), [Creative Writing Commons](#), [French and Francophone Language and Literature Commons](#), [Psychiatry Commons](#), and the [Terrorism Studies Commons](#)

Recommended Citation

Zlitni Fitouri, Sonia (2007) "La vie à l'endroit de Rachid Boudjedra : entre subjectivité et folie," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 68 : No. 1 , Article 7.
Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol68/iss1/7>

This Dossier is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Sonia ZLITNI FITOURI

Université de Tunis

La vie à l'endroit de Rachid Boudjedra : entre subjectivité et folie

Résumé : Il s'agit de montrer, dans cette étude de *La vie à l'endroit* de Rachid Boudjedra, comment l'écrivain algérien s'attache à mettre en abyme trois types de folie (joyeuse, meurtrière, hallucinatoire) s'engendrant les unes les autres dans un rapport de cause à effet en mettant à distance le discours délirant de ses premiers romans, et ce, afin de rendre compte d'une période de terreur qui a frappé l'Algérie sous la menace intégriste. Il s'agit de voir également comment le personnage-narrateur affronte toutes ces folies en érigeant sa subjectivité comme bouclier contre ce qu'il appelle « peur extérieure et peur intérieure » tout en réactivant son imaginaire pour amortir une réalité violente et vaincre les démons du passé. Aussi, folie, subjectivité et imaginaire déteindront-ils sur l'espace narratif de *La vie à l'endroit* pour en faire un roman subversif, provocateur; un roman aussi de la vie et de la mort.

Folie, imaginaire, littérature algérienne, peur, subjectivité, subversion

« Qu'est-ce que la folie, après tout, sinon une sorte d'originalité mentale? Je dis la folie et non point la démence. La démence est la perte des facultés intellectuelles. La folie n'est qu'un usage bizarre et singulier de ces facultés. »
– Anatole France

Depuis *La répudiation* (1969) et *L'insolation* (1972) où les protagonistes sont pris dans un délire incessant et prolifique, en passant par *L'escargot entêté* (1982) et *La pluie* (1987) où les personnages-narrateurs souffrent de schizophrénie et de névrose aiguës, jusqu'à *La vie à l'endroit* (1997) où Rac frôle la folie, badine avec les hallucinations et les fantasmes, les textes de Boudjedra restent imprégnés de ce que Arbrousse-Bastide appelle « un orage mental » (1972: 7) qui nourrit encore leur écriture. La présence de la folie, tantôt simulée, tantôt réprimée, tantôt assumée, tantôt apprivoisée devient alors constitutive du personnage et du récit boudjedriens.

Force est de constater que les frontières entre folie et raison, dans ces textes, sont assez ténues, que l'écrivain algérien s'est évertué à brouiller les traits psychologiques de ses personnages de peur de les emprisonner dans une image de fous littéraires donnée une fois pour toutes telle qu'elle a été perpétuée par la tradition orale, la littérature arabo-musulmane et universelle en général. Pour Boudjedra, la thématique du fou est un peu désuète, surexploitée parce qu'elle « est devenue stéréotypée, quelque chose de trop facile et de lâche à la limite. On se cache alors derrière le fou parce qu'on a peur du pouvoir répressif ou taboutique. J'en sais quelque chose, puisque je l'ai fait moi-même. » (Gafaïti, 1987 : 90).

Quelles seraient alors la place de la folie et ses manifestations dans *La vie à l'endroit*¹? Où s'arrête la subjectivité et où commence la folie chez le personnage de ce roman? Y aurait-il lieu d'associer subjectivité et folie ou alors de les confronter en les opposant? Tels seront les points essentiels étudiés dans ce texte qui annonce déjà *Les funérailles* (2003a) et reste encore d'actualité.

1/ Mise en scène des figures de la folie

Traqué et constamment en sursis de vie, Rac, le protagoniste principal, se retrouve enfermé dans l'étau des intégristes qui l'ont condamné à mort, l'obligeant ainsi à vivre dans une clandestinité mouvementée, partagée entre Alger et sa compagne française Flo, Constantine et Bône (l'actuelle Annaba), villes de son enfance et de son adolescence. Cette situation inextricable sera rendue par le narrateur au travers d'une association de plusieurs types de folies à la fois figurées et réelles : la folie joyeuse du peuple algérien lors d'un match de football, la folie meurtrière des terroristes et la folie hallucinatoire de Rac, réactivée par les deux premières.

Manifestation de ces folies

Le roman s'ouvre sur une description de « l'après-fête », des traces encore vibrantes des manifestations de joie qui ont suivi la victoire de l'équipe algéroise lors d'une finale de football. L'incipit du roman laisse présager une ambiance euphorique marquée par le transport et l'exaltation. La foule joyeuse des supporters, s'extasiant

¹ Dorénavant, toutes les références à cette œuvre ne comprendront que les numéros de page correspondant aux extraits cités et sont issues de l'édition du Livre de poche de 1998.

et s'exprimant dans une sorte de folie hystérique collective, animera la ville d'Alger jusqu'alors léthargique. Rac, qui admirait le spectacle depuis sa cache, se laisse contaminer par cette liesse sportive qui exprime, au fond, le déchaînement d'un peuple qui a peur mais qui, dans sa frénésie et son emportement, ose braver le couvre-feu et la menace intégriste. Le registre d'une folie métaphorique trouve alors son déploiement, dans le texte, avec des adjectifs hyperboliques tels que : « surexcités et hystériques », « affolés », « intempestive », « délirante », ou encore des expressions comme : « folie populaire », « foule en liesse », « foule bariolée », « folie collective », « rituel », « carnaval », etc.

Cependant, la description de ce soulèvement euphorique et émotionnel des Algérois est scandée, dans le texte, par des annonces d'attentats, de boucheries, de morts, écrites en lettres majuscules et en caractères gras, comme si le narrateur voulait écorcher l'espace typographique, rappeler une réalité amère, voire morbide mais surtout opposer cette folie collective spontanée et complètement inoffensive à la démente meurtrière des terroristes. L'évocation de la foule devient alors provocatrice, transposant le registre mystique au registre sportif comme pour narguer « les Fous de Dieu » : « La foule chavire sous l'effet de l'émotion et de la ferveur. Elle entre en transe. Tournoie sur elle-même. Des garnements chahutent. Des groupes pris d'extase prient éperdument en balbutiant des formules incantatoires et des slogans sportifs, au bord de l'épilepsie et de l'extase. » (111).

Emportée par ce vent de folie, la foule reprend le dessus dans une violence cathartique comme si elle prenait sa revanche presque inconsciemment sur les bourreaux en dédaignant le couvre-feu imposé depuis des mois. Rac le constate avec jubilation : « Tous les mots d'ordre intégristes ont été ignorés. Tournés en ridicule. C'est incroyable comme le sort d'un pays peut basculer grâce à un match de foot. » (109).

Les allusions aux agissements et aux meurtres perpétrés par les intégristes se font par petites touches, insérées, au début du roman, entre deux descriptions, deux digressions sur l'histoire d'amour qui a lié Rac à Flo ou encore sur l'histoire de sa famille française. Mais il a suffi que Yamaha, la mascotte mythique de l'équipe de football algéroise, soit sauvagement assassinée par les terroristes pour que

Rac bascule dans un délire frénétique dénonçant ouvertement leur barbarie.

Cette folie meurtrière, à la fois sous-jacente et menaçante, cruelle dans ses passages à l'acte, s'installe sournoisement dans l'œuvre boudjedienne. Déjà annoncée par l'exergue qui ouvre le livre premier par une citation de Malraux: « Cette épouvante de l'homme abandonné parmi des fous qui vont bouger », elle prend des proportions énormes en bousculant l'équilibre mental du personnage et, par extension, l'équilibre narratif du texte. Aussi, les différentes folies s'imbriquent-elles les unes dans les autres dans un rapport évident de cause à effet, renvoyant l'une à l'autre, se contaminant l'une l'autre, créant ainsi un effet de vertige, de spirale, celle de la violence et du délire. Les folies joyeuse, jouissive, meurtrière et hallucinatoire se font écho, s'interpénètrent, transformant l'espace textuel en vases communicants. La technique de mise en abyme, enchâssant le récit de la folie joyeuse à l'intérieur du récit de la folie meurtrière, esquissant en parallèle la folie du personnage, donne ainsi l'impression que ces folies s'autogénèrent, sont interchangeables.

Il convient de préciser que si la folie collective de la foule est explosive mais spontanée et temporaire, la folie terroriste se rapproche plutôt de la démence, du trouble pathologique. Le déchaînement qu'elle provoque est violent, inhumain, sauvage. Le constat de Rac est amer: « Nous voilà! se disait Rac, après tant de réussites et tant de ratages, tombés dans les rouages implacables du désordre, du fanatisme et de la barbarie. » (27). En les qualifiant, le personnage-narrateur n'est plus dans l'imagé, le métaphorique mais plutôt dans le réalisme le plus noir afin de dénoncer cette folie intégriste pathologique: « Goguenards, fanatiques et hargneux, enfonçant leurs poignards rouillés à une vitesse vertigineuse avec une haine terrifiante de psychopathes dépravés. » (33). Il est à noter, toutefois, que cette dénonciation des terroristes est loin de sauver le personnage de leur menace permanente, loin de l'immuniser non plus contre la contagion par une folie passagère certes, mais dangereuse pour son équilibre mental.

Obligé de se cacher, de changer de ville et d'espace vital, Rac change souvent d'apparence physique en se déguisant pour brouiller les pistes de ses détracteurs. Or, le déguisement devient, chez lui, une sorte de seconde peau, déstabilisant de plus en plus le

personnage qui risque de sombrer dans la schizophrénie voire dans le dédoublement hystérique : « Il restait là tout seul. Déguisé. [...] Il en avait le cœur serré. Parce qu'un déguisement est une forme de négation de soi. Une sorte de mort sans importance. [...] Ainsi son identité et sa personnalité se dissolvaient. Il se sentait floué. Doubé par lui-même. Il en avait des suées. » (32).

Victime d'une « désidentification », Rac perd donc ses repères, ne reconnaît plus son image dans le miroir, fluctue entre ses identités doubles, souffre de ce « non-être », de cette clandestinité qui le fait vivre sur la corde raide. Et quoi de plus douloureux que cette sensation de vivre une autre mort que celle à laquelle il essaie d'échapper (Lacan parle même du martyr de l'inconscient pour certaines formes de psychose. Auquel cas, il y a mort du sujet).

Par ailleurs, l'accumulation des assassinats qui prenaient pour cibles ses amis intellectuels et écrivains, la vue de toutes ces photographies de corps déchiquetés, torturés, éventrés a ressuscité, chez le personnage de *La vie à l'endroit*, les démons du passé, a réveillé de vieilles blessures, des traumatismes indélébiles provoqués par d'autres morts : celles des siens. Surgissent alors les souvenirs obsédants du suicide de tante Fatma, de la mort du frère aîné, du décès de l'oncle Jelloul, de l'agonie de la grand-mère paternelle. Seul dans la maison ancestrale, Rac est assailli par les fantômes du passé qui ne cessent de le hanter jusqu'à générer chez lui des hallucinations constantes annihilant toute frontière entre folie et raison, entre rêve et réalité, tantôt croyant entendre des voix : « De l'étage du dessous lui provenaient les chuchotements de son père, le bruit des pas traînants de tante Fatma, le claquement de la jambe de bois de l'oncle Jelloul et les accès de toux de la belle-mère qui fumait beaucoup » (135), tantôt croyant voir des revenants : « Et Yamaha qui hante maintenant son sommeil et qui vient presque chaque nuit lui emprunter son burnous en poil de chameau. » (145). Ou encore ayant l'impression d'être persécuté : « D'autant plus qu'il avait derrière lui cette masse de fantômes calamiteux que sont devenus ses amis assassinés avançant par cohortes, grincheux et mal réveillés. » (92).

Cette fragilité mentale est renforcée, chez le protagoniste, par une tendance systématique à la mythomanie qui lui fait inventer des tas d'histoires rocambolesques, des situations impossibles vécues

par lui dans ses différentes cachettes. Une manière désespérée de lutter contre un sentiment aigu qui le mine de l'intérieur : la peur.

Peur extérieure/peur intérieure

Si, dans les autres romans boudjedriens, les personnages simulaient le délire, si la folie y entraînait dans une stratégie de jeu ou de prudence, dans *La vie à l'endroit*, elle est générée par la peur, peur d'être torturé et tué sauvagement, peur que l'on se venge sur sa famille, peur de vivre dans la solitude, peur d'immerger dans ses vieilles obsessions. Il s'agit d'une peur que le personnage vit au quotidien, qu'il ressent dans sa peau, ses os, qui ponctue ses réveils et perturbe ses sommeils. Elle devient physique, palpable.

Afin d'actualiser ce sentiment, le narrateur spatialise la peur, multiplie ses variantes, joue avec ses synonymes (angoisse, panique, frayeur, etc.), comme si le mot « peur » ne traduisait pas suffisamment toute son intensité ! Elle est là, en lui, faisant presque partie intégrante de son être : « [...] faire passer la peur quotidienne qui le tenaillait en permanence, tapie dans son ventre. Comme une habitude. Une manie. Un tic presque » (16), le marquant à jamais tel un fuseau incisant sa peau : « La panique constamment au ras du crâne émettait des éclairs bleus et rouges et burinait sous sa peau des dessins semblables au superbe tatouage incisé sur le front de sa mère. » (95).

C'est cette même peur qui le pousse, soit à chercher refuge dans ce que Baudelaire appelle les « paradis artificiels », à s'enliser dans une folie jouissive, celle de la débauche du corps, du relâchement de l'esprit lors des soirées orgiaques organisées par ses amis, soit à sombrer dans une folie meurtrière en créant un mouvement antiterroriste afin de répondre à la violence par la violence : « Il voulait développer en lui une forme d'inhumanité et de cruauté dont il n'était pas du tout coutumier » (103), soit encore à retourner cette même violence contre lui-même dans un moment d'égarement et de grand désespoir : « Il se cognait la tête contre les fils tendus et chargés d'épreuves photographiques. [...] Rac se recroqueville sur lui-même. » (106).

Précisons, cependant, que cette peur, aussi assaillante soit-elle, ne peut égaler cette autre peur liée à l'enfance, aux angoisses enfouies, à l'image obsessionnelle du père : une « peur personnelle, intime »,

liée à une angoisse de morcellement due à une défaillance de la fonction paternelle. Ainsi que l'explique Rac à Flo, la peur extérieure « est plus facile à gérer que la peur intérieure contre laquelle il n'y a pas de remède », « la pire celle-là » (116). Aussi assiste-t-on, chez le protagoniste, à ce que Flo appelle des « remontées de l'enfance » (29). Se dresse alors en filigrane l'image d'un personnage orienté par les complexes du passé; un personnage dont la perception extérieure est totalement déformée par ses angoisses intérieures. Rac perçoit le monde à travers sa subjectivité. Tout est ramené à lui.

2/ Subjectivité contre folie?

Éloge de la subjectivité

Dire que l'écriture est l'expression d'une subjectivité peut sembler tautologique. Pour Boudjedra, la subjectivité est le moyen le plus sûr de sauver la société algérienne de la sclérose. Se pencher sur soi, parler de soi, « mettre son propre moi sur le papier » (Boudjedra, 2003b : [s.p.]) : tel semble être le projet narratif de l'écrivain algérien. Force est de constater que c'est cette même subjectivité qui assurera la survie du personnage Rac, dans *La vie à l'endroit*, en lui permettant une réparation de soi. Si ses souvenirs obsessionnels tournent aux fantasmes, engendrent des hallucinations, ils aident Rac à ne pas se perdre au fil des changements d'identité, à exprimer son propre être, à cerner ses failles, à endiguer ses peurs. « La subjectivité, c'est l'épreuve des limites, dira Pierre Macherey, elle se loge dans les lacunes, les interstices, les creux, qui travaillent tous nos actes et toutes nos œuvres. » (1992 : [s.p.]).

Le personnage boudjedrien cherche son équilibre mental dans l'exploration de son moi profond. Soucieux d'interroger « son propre destin, sa propre vie et sa propre dérision » (21), occupé constamment à « localiser ses angoisses » (34), il exacerbe davantage sa subjectivité, réactive ses obsessions (images, souvenirs, sensations affectives) afin de mieux les contrôler, de tenter de comprendre son système psychologique pour éviter de sombrer dans une folie chronique : « Ma mythomanie est nécessaire, Flo, elle m'aide à exorciser ma fragilité, ma peur, ma mort... » (165).

Ses moments de folie passagère deviennent mieux gérés, mieux canalisés. Il s'agit même d'une folie apprivoisée parce que lucide, raisonnée. La subjectivité s'érige en barrage contre les débordements psychologiques du personnage, le conduit à une introspection poussée, à une conscience claire des antagonismes qui se manifestent en lui. Rac parle de la subjectivité comme d'une véritable esthétique de vie. Il en fait même l'apologie devant Flo en ces termes :

Je t'en fous moi de l'objectivité! [...] ça n'existe pas l'objectivité, même en physique! L'homme est au centre de tout: de lui-même, du monde, de l'autre... Je t'en fous de l'objectivité... Une invention d'historiens, de sociologues et de politiciens ou débiles ou hypocrites ou intéressés ou carrément véreux... Seule la subjectivité fait fonctionner le monde... Le reste: de la fantaisie, Flo! (153).

C'est en étant à l'écoute de ses propres craintes que le personnage arrive à les discipliner, à développer une sorte de lucidité presque sur commande – si j'ose dire – qui témoigne d'une meilleure connaissance de son âme, des méandres de sa conscience. Il s'agit désormais de « cultiver non pas la haine mais une sorte de rancune détachée pour ne plus être à la merci de n'importe quelle faiblesse ou de n'importe quelle hésitation. » (137). Rac est capable alors de passer d'un moment d'angoisse hystérique à une sérénité apaisante en ayant l'impression de renaître à la vie : « Rac se mit à pleurer en silence. Peu à peu, il se calma. Reprit ses esprits. Devint tranchant, net et lucide. » (108). Il prend ainsi conscience qu'au fond, il cherchait plus à comprendre les mécanismes de la violence gratuite et sauvage, à interpréter le fonctionnement de ces hommes fanatiques, qu'à les condamner. Il comprend également qu'au lieu de réagir par la violence et tomber dans leur piège, il vaudrait mieux s'armer « d'inconscience désinvolte ». Ce concept prôné par Rac lui procure assez de distance et de lucidité pour évaluer l'étendue des dégâts causés par sa peur irascible et initiale et combattre les meurtriers « avec cette force sereine, cette inconscience désinvolte, cette dérision formidable que ses adversaires acharnés à vouloir l'assassiner n'avaient absolument pas. » (186).

Badiner avec la folie revient à bien « doser », bien calibrer le degré de subjectivité et ce dosage se fait, justement, dans *La vie à l'endroit*, par le biais d'une confrontation du langage, de la douleur indicible du verbe et des forces de la mort afin de la déjouer, de la conjurer.

Catalyseur d'une imagination créatrice et poétique

« Écrire est un acte d'amour.
S'il ne l'est pas, il n'est qu'écriture. »
– Jean Cocteau

Pour citer encore une fois Pierre Macherey qui pense que « la subjectivité est intéressante si elle suscite d'autres constructions possibles qui la défont et la refont » (1992: [s.p.]), nous dirons que cette oscillation entre folie et subjectivité, dans *La vie à l'endroit*, est productrice de sens, génératrice d'un univers étrange, complexe, regorgeant de souvenirs obsessionnels, d'hallucinations, de fantasmes : autant d'éléments qui structurent le récit, créent une constellation d'images, une connexion entre passé et présent et une ramification de descriptions poétiques ouvrant la voie à l'imagination créatrice. La folie devient un thème structurant de l'œuvre. Ainsi donc, cette image métaphorique du passé qui « se fêlait, se lézardait à la manière d'une des vieilles branches criblées de vers et rendues friables alors que quelques semaines auparavant, elle était encore exubérante. » (161). Ou encore cette évocation brutale mais combien imagée de « l'horizon de son paysage mental [transformé] en bouillie télescopée et broyée, à travers les particules de poussière et les pastilles de lumière. » (6). Ou enfin cette description plutôt ludique des insectes qui, « avec le lever du soleil, ont hiberné toute la nuit, redoublent de sagacité et tournent autour de cercles imaginaires ou à moitié esquissés dans l'espace. » (124).

Les images traversent ainsi le texte, le transforment, superposent les espaces, créent une émotion. Le lecteur est au cœur de cette dynamique narrative, tantôt vibrant de compassion pour le personnage, tantôt voyageant dans les sphères de l'imaginaire créatif de Boudjedra.

En outre, transcender la folie par la subjectivité revient, dans *La vie à l'endroit*, à avoir recours à une dédramatisation et à une autodérision susceptibles d'instaurer une distance entre le personnage et lui-même, comme s'il était question d'un sujet parlant et de sa conscience en train de l'observer ainsi que l'indiquent ces trois exemples :

Cette nouvelle vie décapait en lui toute la veulerie qu'il avait emmagasinée pendant toutes ses années insouciantes. (87).

Il croisait des amis [...] qui ne le reconnaissaient pas sous sa perruque foisonnante d'un roux flamboyant, parfois douteux. (95). Rac savait que tous ces fantômes morbides [...] n'étaient qu'une mécanique dérisoire plaquée sur sa sensibilité pitoyable et pathétique qui les faisait grossir et les rendait excessifs. Effrayants. (149).

L'autocritique, dans le premier exemple, l'effort de dédramatisation comique, dans le second, et la prise de conscience, plus profonde, dans le troisième exemple, sont un bon témoignage de ce que peut être une cohabitation réussie entre la subjectivité et la folie chez un même personnage. Il semble, en effet, que la dérision et l'autodérision aident Rac dans son projet d'inconscience désinvolte. Aussi puise-t-il, dans l'humour grinçant, des images susceptibles d'atténuer l'horreur des massacres et la vue des corps déposés à la morgue. La dérision du narrateur enfonce davantage les intégristes en les ridiculisant comme s'il tentait de neutraliser leur démente, d'amoinrir leur ascendance sur leurs victimes. Ils sont alors tour à tour assimilés à de mauvais acteurs, à des cow-boys ridicules: « Quelques hordes sauvages qui s'attaquaient à des hameaux pauvres et isolés; comme on en voit dans les vieux westerns américains » (88) ou encore comparés à des artistes ratés, à de mauvais esthètes: « Ils manquent de vision esthétique de la vie et de la mort. » (186).

La folie, dans *La vie à l'endroit*, devient, de la sorte, plus *logos* que *pathos*, pour reprendre la distinction que fait Shoshana Felman dans son étude sur la folie en littérature (1978). Dans cette perspective, les procédés scripturaux tels que l'ironie, la parodie ou l'autodérision participent à l'élaboration poétique du texte. Ainsi, loin de donner dans le discours névrosé, le personnage boudjedrien verse plutôt dans une complaisance ironique envers lui-même.

Conclusion

Folie, subjectivité, imaginaire: autant d'éléments de créativité scripturale et poétique marquant l'univers romanesque de l'écrivain algérien. Ce dernier ne néglige pas pour autant l'essence même de l'être humain, ballotté entre ses angoisses et ses espérances. *La vie à l'endroit* se veut un roman de la peur, de la résistance; un roman de la vie, de la mort.

Si, dans les textes antérieurs de Boudjedra, la folie était un prétexte d'écriture qui dénonçait les dérapages d'une société, les abus et l'hypocrisie d'une classe dirigeante, elle est associée, dans *La vie à l'endroit*, au travail acharné d'une subjectivité constructive qui protège le personnage, pourtant englouti dans le tourbillon des folies extérieures, de ses propres démons intérieurs, bride sa folie sous-jacente en la convertissant en catalyseur d'images et de poésie.

Sonia Zlitni Fitouri est maître de conférences à la Faculté des sciences humaines et sociales de Tunis, Université de Tunis. Spécialiste de littérature francophone et comparée, elle vient de publier *Les métamorphoses du récit dans les œuvres de Rachid Boudjedra et de Claude Simon* (2006). À paraître : *L'espace dans l'œuvre de Rachid Boudjedra : entre épuisement et débordement* (2007), *Pour un art de la relation : essai sur la narration et l'imaginaire dans trois romans maghrébins de langue française* (2007). Ouvrages collectifs : *La réception du texte maghrébin* (2004), *Le sacré et le profane dans les littératures francophones* (2005); à paraître : *Édouard Glissant. Pour une poétique de la relation : limites, épreuves, dépassement* (2007), *Humour, ironie et dérision dans les littératures francophones* (2007).

Références

ANZIEU, Didier (1977). *Psychanalyse et langage : du corps à la parole*, Paris, Dunod.

ARBROUSSE-BASTIDE, Paul (dir.) (1972). *Les sciences de la folie*, Paris, EHESS.

BELLEMIN-NOËL, Jean (1978). *Psychanalyse et texte littéraire*, Paris, PUF.

BOTT, François (1972). « La folie selon Boudjedra », *Le monde*, 29 septembre, <<http://dzlit.free.fr/fascin.html>>.

BOUDJEDRA, Rachid (2003a). *Les funérailles*, Paris, Grasset.

-- (2003b). « Écrire pour atténuer la douleur du monde », *Le matin*, 17 juin : [s.p.].

-- (1997). *La vie à l'endroit*, Paris, Grasset et Fasquelle; rééd. 1998, Paris, Livre de poche.

-- (1988a). « Littérature et subjectivité », *Révolution africaine*, n° 1247, janvier, <<http://dzlit.free.fr/fascin.html>>.

-- (1988b). « Éloge de la mythomanie », *Révolution africaine*, n° 1266, mai, <<http://dzlit.free.fr/fascin.html>>.

-- (1987). *La pluie*, Paris, Denoël.

-- (1982). *L'escargot entêté*, Paris, Denoël.

-- (1972). *L'insolation*, Paris, Denoël.

-- (1969). *La répudiation*, Paris, Denoël.

BRAHIMI, Denise (1982). « Le délire et ses fonctions : Rachid Boudjedra », *L'opinion du dimanche*, 10 janvier, <<http://dzlit.free.fr/fascin.html>>.

DELACAMPAGNE, Christian (1974). « L'écriture en folie », *Poétique*, n° 18 : 16.

DELEUZE, Gilles (1969). *Logique du sens*, Paris, Minuit.

DELEUZE, Gilles et Félix GUATTARI (1980). *Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Minuit.

DUPERRAY, Max (2001). *La folie et la méthode : essai sur la déréalisation en littérature*, Paris, L'Harmattan.

FELMAN, Shoshana (1978). *La folie et la chose littéraire*, Paris, Seuil.

FOUCAULT, Michel (1972). *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard.

GADORET, Michelle (dir.) (1989). *La folie raisonnée*, Paris, PUF.

GAFATĪ, Hafid (1987). *Boudjedra ou la passion de la modernité*, Paris, Denoël.

MACHEREY, Pierre (1992). « Le texte et son dehors », entretien assuré par Claude Amey, *Futur antérieur*, juin : [s.p.].

MORIN, Jean-Claude (1972). « Rachid Boudjedra, le scribe qui délire », *L'Orient du jour*, n° 78, <<http://dzlit.free.fr/fascin.html>>.